

Chronique de l'actualité littéraire (juin – août 2009)

Presse. Pendant les vacances, les suppléments littéraires font relâche, à l'exception de celui du *Monde* qui continue d'exister sous une forme amaigrie et un peu différente, avec, cette année, une série consacrée aux « frayeurs d'écrivains ». L'occasion, le 24 juillet, de découvrir un texte de Marie Darrieussecq contenant une précieuse révélation (« Quelques précautions simples me permettraient de profiter pleinement de Calcutta : ne jamais boire l'eau du robinet; et utiliser les toilettes avec parcimonie. Personnellement, je ne fais jamais caca »), le 7 août de constater les défaillances techniques de Geneviève Brisac (« Le cœur de Rosa frémit [...] Elle accélère en tournant la poignée du Solex au maximum ») et le 14 d'admirer les images de Mathias Enard (« Les vergers de pommiers sans feuilles s'animent comme des champs de pendus dans la lumière des phares »).

La rentrée littéraire, on le sait, se prépare de plus en plus tôt. Dès le 25 juillet, en guise d'attrape-mouches, *Le Figaro Magazine* publie un reportage sur Frédéric Beigbeder à Guéthary, le pays de sa jeunesse. L'article est insipide à souhait mais les légendes des photos et les intertitres sont savoureux : « Au-dessus de la plage de Cenitz, il relit le dernier roman d'Emmanuel Carrère », « Avant lui, Loti, Rostand et Toulet ont vécu ici », « A 43 ans, Beigbeder est redevenu un Basque bondissant » et « Il enseigne l'art du ricochet à sa fille Chloé ». Par ailleurs, c'est dès le 12 août que *Le Figaro* nous allèche en nous présentant les têtes d'affiche de la vague de septembre : Amélie Nothomb, Patrick Poivre d'Arvor, Frédéric Beigbeder, Jean-Marc Parisi, Philippe Delerm, Nicolas Fargue et l'homme du sérail, Patrick Besson « au mieux de sa forme ». On bâille déjà. En réalité, c'est Marie Ndiaye qui va truster les couvertures et devenir la vraie vedette de cette rentrée. Normal : c'est pour *Les Inrockuptibles* (18 août) « l'écrivain français le plus kafkaïen ». Extrait de l'entretien accordé à l'hebdomadaire : « La cruauté est souvent source de souffrance, de difficultés... » Merci. Autre entretien, pour *Télérama* le lendemain : « Vous êtes très attentive à la vie ordinaire ? » Réponse : « C'est la raison pour laquelle je regarde assez régulièrement des émissions dites de télé-réalité, où on voit des gens chez eux, dans leur cuisine, dans leur vie de tous les jours. » C'est quand même bien, la télé. Palme du ridicule pour le même *Télérama* qui s'interroge au sujet d'un livre de Céline Curiol qui, « un temps journaliste, a couvert le 11 septembre 2001 pour Radio France. Est-ce pour cela que son livre, en forme de déflagration intime, baigné d'une lumière aveuglante, a un tel goût de cendre ? » Rentrée fort lacrymale pour Yann Moix dans *Le Figaro littéraire* qui avoue le 20 août que le dernier Beigbeder l'a « fait parfois doucement pleurer » et une semaine plus tard que deux phrases du roman de Jean-Marc Parisi l'ont « fait (physiquement) pleurer ». On ne citera pas les phrases en question pour ne pas transformer cette revue en mouchoir. Selon *Madame Figaro* du 29 août, « Le style Besson [Patrick, qui signe *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* chez Fayard] se remarque aussitôt. On apprend que le remords a une odeur musquée et que les espionnes, même par 45° à l'ombre, aiment le chocolat chaud. C'est à ces détails qu'on reconnaît un écrivain. » Et c'est à ces âneries qu'on reconnaît Eric Neuhoff, qui signe l'article. Dans le concert habituel de louanges, on remarque un soupçon de lucidité dans *Le Monde des livres* du 28 août à propos du roman de Laurent Mauvignier, *Des hommes* (Minuit) : « On ne voit pas très bien, par exemple, ce qu'apporte une virgule (et non deux points) pour introduire un dialogue. » La lucidité, c'est tout de même ce qui manque au compte rendu du livre de Simon Liberati, *L'Hyper Justine* (Flammarion) dont on n'extraira qu'un paragraphe : « De ce conte pervers dont l'intrigue charrie une atmosphère de Directoire nihiliste où les nouveaux Incroyables et Merveilleuses s'avèrent les rejetons mondialisés (et népotisés) de la vieille aristocratie, du show-biz et de la jet-set, on retiendra l'obsession maniériste, certaines fulgurances métaphoriques (par exemple cet "œil archiboldien, fou comme une baie de genièvre dans un

plat d'hiver"), mais aussi, comme toujours chez Liberati, l'intelligence lucide de la corruption et la crudité avec laquelle il dépeint la voracité sexuelle et financière. A cet égard, la cruauté (trop affichée) réside moins dans ce qui ressemble à du Grand-Guignol pseudo-libertin que dans l'inlassable description du social comme espace prostitutionnel généralisé. » Ouf.

Avant la rentrée, peu de choses à signaler. On notera le portrait paru dans *Libération* (4 juin) de Marc Fumaroli à propos de *Paris – New York et retour* (Fayard) : « Si l'on suivait jusqu'ici volontiers Fumaroli dans sa fumette érudite, c'est d'abord parce qu'il est le plus intelligent de tous les vieux cons [...] Avec ses notes en bas de page et ses tunnels descriptifs comme Diderot lui-même n'en faisait plus (trop léger pour ça), le livre est une protubérante chimère, qui oscille entre méditation esthétique somme toute banale et cours magistral accablant d'érudition. A qui s'adresse le vieux con ? Comme toujours : à lui-même. »

Les archives de Guy Debord ont été classées « trésor national », ce qui n'a pas vraiment plu à Pierre-André Taguieff (*Le Figaro littéraire*, 11 juin) : « Une fois reconnu, célébré, panthéonisé, quel choix restait-il à l'ex-jeune arrogant et prétentieux sinon celui de sombrer dans l'alcoolisme et la dégradation physique (due à une polynévrite alcoolique), puis de conclure en beauté par un suicide, d'une balle dans le cœur ? Debord avait fini par ressembler physiquement à Coluche. [...] La mise en spectacle de soi, du début à la fin, aura été la vérité d'une longue carrière consacrée à la critique de la société du spectacle. »

La semaine suivante, *Le Figaro littéraire* annonce : « Deux ans après le succès d'*Odeur du temps*, morceaux choisis de ses chroniques, Jean d'Ormesson récidive avec *Couleur du temps* aux éditions Héloïse d'Ormesson. » Il reste de la matière : le goût du temps, la saveur du temps, la forme du temps...

Le Nouvel Observateur (28 mai-2 juin) livre des extraits d'une *Mise en demeure à Monsieur le Président de la République française* (éditions Jean-Claude Gauwsewitch) « toute en octosyllabes élevés sous la mère » et due au chanteur Félix Lalanne qui semble amorcer une nouvelle carrière de fou littéraire : « Cessez votre utilisation / Abusive autant qu'impudique / De la puissance médiatique / Par une surexposition ! [...] Si le peuple veut des requins / A la tête des poissons rouges / Que l'eau change, et les lignes bougent / De l'aquarium républicain ». On en a trouvé d'autres : « Prince dénommé Président ! / Dressant un constat de carence, / Le citoyen indépendant / Vous somme de rendre la France ».

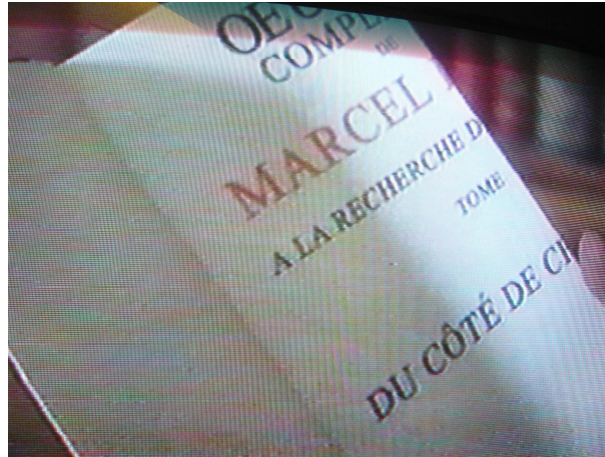
Claire Chazal, semble avoir abandonné sa chronique du *Figaro Magazine*. C'est dommage, la dernière était bien belle : « Quelle satisfaction de voir mon fils se plonger, il y a quelque temps, dans *L'Ecume des jours* de Boris Vian. » Plus loin : « L'autre jour, j'ai eu la chance de déjeuner avec trois joyeux octogénaires : Jean d'Ormesson, Jean Piat et Philippe Tesson. » Claire et les vieillards, on regrette qu'il n'y ait pas eu de photos.

Net. Un été très calme, au cours duquel on n'aura reçu que cette carte postale : « Allongé sur le sable des Petites Folies, une plage de l'île de Ré, je somnolais sur les premières pages de *L'homme qui ne savait pas dire non*, un roman de Serge Joncour, le fleuron de la rentrée Flammarion. » C'est signé Raphaël Sorin, sur son blog Lettres ouvertes.

Radio-TV. Les références du *Masque et la Plume* (30 août) : « Frédéric Beigbeder s'habille en François Nourissier », « On avait Bret Easton Ellis, on a Marcel Pagnol » (à propos de Beigbeder), « Est-ce qu'on peut être à la fois Rohmer et les Bidochon ? » (au sujet de Nicolas Fargues), « Amélie Nothomb devient un pan du surréalisme belge ». Avant cela, les critiques de l'émission avaient célébré Michel Le Bris à propos de la sortie de son autobiographie *Nous ne sommes pas d'ici* (Grasset) : « Ce garçon ne sait pas écrire. C'est d'une lourdeur épouvantable » (Michel Crépu), « C'est atroce, c'est dégoûtant, il écrit comme un pied, il est d'un nombrilisme inouï, au fond, Saint-Malo on s'en fout, cette histoire d'Etonnants

voyageurs, on s'en fout, la littérature monde on s'en fout, c'est un prétexte pour aller picoler avec Jim Harrison » (Nelly Kapriélian), « Il n'a jamais su écrire et il ne saura jamais » (Arnaud Viviant).

Pour finir, une image tirée d'un film diffusé cet été sur Canal +, *48 heures par jour* (Catherine Castel, France, 2008). Tous les livres de la bibliothèque d'un chef d'entreprise ressemblent à celui-ci :



Réplique : « Je ne lis pas, je fais du business. Bons auteurs, mais mauvaise largeur. Alors couic ! »